

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 16 (1966)  
**Heft:** 6

**Nachruf:** In memoriam : Émile Brunner (1889-1966)  
**Autor:** Grin, Edmond

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 28.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ÉMILE BRUNNER

(1889-1966)

Bien que le dogmaticien de Zurich ait énormément écrit, il n'est pas très difficile de donner une vue d'ensemble de sa pensée. Grande richesse, certes, dans ses nombreux ouvrages, articles et brochures ; mais toujours grande clarté. Et pour peu que l'on s'applique à situer chacun de ses maîtres livres dans les circonstances particulières de leur publication, on se rend nettement compte du lien étroit et vivant qui les rattache les uns aux autres.

Impossible de comprendre vraiment cette pensée théologique si on ne porte pas son attention, d'abord et longuement, sur la personne de ce remarquable professeur. C'est vrai de tout penseur, sans doute, mais très particulièrement de celui qui nous a été repris il y a peu de mois. Au reste, dans l'*esquisse autobiographique* parue dans la revue *Reformatio* en décembre 1963, le théologien zuricois attache grande importance à cette relation intime entre les diverses étapes de son épanouissement intellectuel et les événements successifs qui ont marqué son existence. A ses yeux, un théologien qui se raconte lui-même se livre nécessairement à une méditation sur la Providence divine, qui va *son* chemin à travers les refus et les acceptations de ceux qu'elle « porte » jour après jour.

L'œuvre d'Emile Brunner plonge ses racines dans ses origines paysannes. On n'écoutait pas sans émotion, et on ne lit pas aujourd'hui sans saisissement l'hymne de reconnaissance de l'ancien pasteur d'Obstalden à l'adresse du Dieu qui, en le faisant naître Suisse, a fait de lui le citoyen d'un pays très particulier : la plus ancienne république du monde qui a su unir d'heureuse façon le principe fédéraliste de la « Genossenschaft » paysanne et le principe de la démocratie parlementaire ; qui est parvenue à faire sa part à l'autorité et à la liberté, à l'intérêt de chacun pour la chose publique et au respect de l'individualité ; qui constitue un vrai « microcosme européen » au point de vue confessionnel, social et culturel. Il avouait

sans honte avoir mis du temps à découvrir ces valeurs uniques. C'est l'examen attentif des tendances politiques et sociales contemporaines qui lui a ouvert les yeux. Le chrétien Brunner le sait, nous n'avons pas ici-bas de cité permanente ; l'Évangile, qui parle du Royaume de Dieu, ne nous donne pas *la* solution du problème social. Et il a décelé la tragique erreur de notre temps : croire que des institutions sociales « justes » préparent mieux la venue du Royaume que les décisions profondes de chaque individu. Assurément nous devons, nous chrétiens, agir dans l'esprit du Christ aussi sur le plan social et politique. Mais, même dans les conditions les plus favorables, sur ce plan-là l'exigence de l'amour fraternel se réalise toujours de façon très fragmentaire seulement. Elle s'exprime beaucoup mieux, par contre, dans le contact d'homme à homme.

Cette conviction, née d'une constatation, est devenue essentielle dans sa vision du monde. C'est pourquoi il a placé au premier rang de toutes les valeurs la vie individuelle, et par voie de conséquence, dans le domaine collectif les communautés « personnelles » : mariage, famille. Depuis tout jeune, alors qu'il ne soupçonnait rien encore de l'éthique sociale, Brunner a considéré la famille comme le cœur même de notre existence concrète. La connaissance de Dieu, en tant que fondement de la communauté, faisait pour lui partie intégrante de la « maison ». Cette maison, un temple, dont le père de famille est le prêtre. Cela il l'a compris en regardant vivre son propre père qui, simple instituteur primaire, voyait dans son « métier » une vocation, et en faisait un culte rendu à Dieu. A ses côtés la mère, une femme de prière, qui, au moyen d'une bible fatiguée, introduisit son fils dans « l'histoire sainte », posant ainsi sans le savoir les bases de la « théologie brunnerienne ». Grâce à cette action bénie, la famille entre en relations avec Christophe Blumhardt, dont l'influence sera décisive sur le futur théologien. Derrière l'homme de Bad Boll, ses disciples Kutter et Ragaz. Ce dernier, entraînant après lui toute une cohorte de pasteurs suisses, adhère au parti social-démocrate, pour se solidariser avec les ouvriers. Toutefois — Brunner l'a souvent relevé — ce socialisme religieux se sépare nettement du marxisme : son centre, une personne, le Christ ; son ressort, l'espérance du Royaume de Dieu. C'est cette théologie-là, bien plus que le libéralisme en vogue, qui a attiré, puis gagné l'étudiant zuricois. Assurément les maîtres de la faculté d'alors, un Schmiedel, l'homme de la critique biblique rationaliste, un Walther Köhler, le partisan convaincu de Troeltsch, donnaient à leurs étudiants un bagage scientifique de valeur. Mais jamais l'idéologie particulière liée à la science théologique de ces savants ne parvint à ébranler, chez Brunner, les assises christologiques sur lesquelles s'élevait le socialisme religieux d'un Blumhardt.

De très bonne heure — et cela explique l'évolution de la pensée de Brunner — notre théologien aspire à la découverte d'une formulation satisfaisante, adéquate, scientifique peut-on dire, de sa foi. Il se penche avec passion sur les problèmes de la logique. La critique kantienne de la connaissance, et la « philosophie du jour » (la phénoménologie de Husserl) le mettent comme en transes. Cela fait comprendre le choix du sujet de sa première publication : *Das Symbolische in der religiösen Erkenntnis* (1914, il n'a que vingt-cinq ans). Dans cet ouvrage, on sent nettement l'influence husserlienne. Mais, s'il est fier que le grand penseur lui écrive : « Vous m'avez mieux compris que la plupart des critiques contemporains », il ne cesse pas d'admirer Kant et son œuvre critique de tout premier ordre. Son grand ami Heinrich Barth — à un an près exactement son contemporain — le renforce dans sa certitude. « J'ai toujours été plus proche de Heinrich Barth que de son frère aîné Karl », disait-il parfois avec un sourire.

Si la philosophie l'attire, elle ne l'absorbe pas tout entier pourtant. Les problèmes d'économie sociale occupent une grande place dans ses réflexions. Il lit Herkner (« Die Arbeitsfrage »), Sombart (« Der Kapitalismus »), et entend avec joie Adolf Wagner à Berlin. Néanmoins, pour un temps, ces préoccupations-là demeurent à l'arrière-plan. La « question de son cœur » : le problème de Dieu. Son contact avec Kutter, âme rayonnante, lui a donné la certitude que le Dieu de la Bible n'est ni une idée, ni un principe, mais une réalité. Toutefois, très indépendant déjà, s'il s'attache à Kutter, il ne se *lie* pas à lui. Le livre de chevet de son ami aîné : « De divisione naturae », de Scot Erigène. Grand lecteur de Platon, Kutter avait tenté d'unir le réalisme biblique et l'idéalisme néoplatonicien. Cette synthèse, pensait-il, lui avait ouvert la porte sur les écrits des Pères grecs et sur ceux de saint Augustin. Brunner, qui pénètre à cette époque dans le monde spirituel de Luther, et qui découvre Kierkegaard, décèle peu à peu la fragilité de la synthèse kutterienne. Et le voici qui fait son « tour de France » théologique. Le commencer — paradoxalement — par l'Allemagne ? Non pas ! En 1911, à Berlin, ni Harnack — le maître de l'heure en théologie — ni Guillaume II et son empire ne l'avaient impressionné. Aussi, en 1913, dirige-t-il ses regards et ses pas vers l'Angleterre, le pays de la liberté et du progrès social. Il apprend à connaître, de façon profonde, le mouvement chrétien-social et ses chefs d'alors : R. Macdonald, Ph. Snowden, qui s'inspirent de Carlyle, Morrison, Ruskin et Kingsley. Le « Brotherhood Movement » est en plein épanouissement, et c'est dans ce cadre que Brunner rencontre pour la première fois le futur archevêque d'York et Canterbury, William Temple ; il se liera avec lui d'une étroite amitié.

Août 1914 : la première guerre mondiale éclate. Le simple soldat Emil Brunner rejoint aussitôt son unité. A lui, comme à beaucoup de ses contemporains de la classe cultivée, une guerre dans le monde moderne, prétendument civilisé, paraît impensable. Au milieu des événements effroyables qui se déroulent, sa « foi au progrès humain » s'effondre, et son « socialisme religieux » lui devient suspect. Sa foi chrétienne, elle, n'est pas atteinte, au contraire. Dans la catastrophe qui s'est abattue sur l'Europe, il discerne un jugement de Dieu à l'égard de l'impiété profonde des nations dirigeantes, soi-disant chrétiennes. Libéré du service actif en sa qualité d'ecclésiastique, il répond à l'appel de la paroisse d'Obstalden, dans les montagnes glaronnaises. Son intérêt pour les problèmes théologiques ne diminue pas, mais il est avant tout *pasteur* jusqu'au fond de l'âme. Il le restera jusqu'à la fin de sa vie, au travers de son long professorat (1924-1964), admirablement secondé par M<sup>me</sup> Brunner, une nièce de H. Kutter. Un an après la fin du conflit, au bénéfice d'un congé paroissial et d'une bourse d'études, il s'en va pour douze mois aux Etats-Unis (New York, Union Theological Seminary). « Un tournant dans ma vie », dira-t-il plus tard. En effet ce séjour en Amérique est à l'origine de ses relations vivantes et durables avec le monde anglo-saxon. Ce qui l'attire, ce n'est pas tant la théologie alors en honneur à New York (ritschlianisme de Mc Gifford, Vermittlungstheologie de Brown) que la découverte du peuple américain et de ses problèmes sociaux. Dans cet attrait, on retrouve sa tendance pastorale, qui se manifeste à nouveau d'une autre manière quand il passe de New York, la ville immense, à sa modeste paroisse d'Obstalden. Son devoir premier : la cure d'âme, la prédication, le catéchisme ; le travail scientifique vient après. La théologie, pour lui, un moyen de mieux comprendre la Parole divine et de la présenter de façon plus accessible à ses contemporains, aux intellectuels en particulier ; rien de plus. Le problème des rapports entre foi et raison, entre Evangile et philosophie le passionne toujours et le passionnera jusqu'au bout. Mais, malgré tout, ce problème demeure pour lui secondaire. Emile Brunner, *d'abord un prédicateur de l'Evangile de Jésus-Christ*.

La catastrophe de 1914-18 obligeait à remettre en question bien des choses. Notamment les bases et le but du socialisme religieux. Pour y parvenir, Brunner le comprit d'emblée, il était indispensable de remonter à la source même : le message du Christ. Et voici qu'un autre pasteur de campagne, de peu d'années son aîné, Karl Barth, publie fin 1918 un « Römerbrief » qui confirme Brunner dans ses idées. Aussi est-il le premier à présenter cet ouvrage dans le *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz*. Car comme Brunner, comme leur ami commun Eduard Thurneysen, le pasteur de Safenwil, en Argovie, est lui aussi, dans une large mesure, « de Kutter » et « de Blum-

hardt ». Les « dialecticiens » lancent leur revue, au titre significatif : *Zwischen den Zeiten*, par laquelle doit commencer la révolution théologique estimée nécessaire. Le nom de Brunner y figure plutôt rarement. Du fait de son absence en Amérique, dira-t-il lui-même, ainsi que ses amis. Pourtant l'éloignement n'explique pas tout. D'emblée il prend ses distances à l'égard de Barth, et, on le sait, elles iront se marquant toujours davantage, jusqu'à la fameuse crise de 1934/35, autour de la brochure *Natur und Gnade*.

Il n'est pas difficile, dès lors, d'indiquer quelques grandes étapes dans le cheminement de la pensée théologique du professeur de Zurich. (Nous nous en tiendrons aux seuls ouvrages essentiels.) Le travail d'« habilitation » : *Erlebnis, Erkenntnis und Glaube* (1921) et *Die Grenzen der Humanität* (1922) préparent, à notre avis, le volume de 1924, qui amena pour l'auteur l'appel à l'université : *Die Mystik und das Wort* : discussion avec Schleiermacher (« le destructeur de toute théologie authentique » selon les dialecticiens), mais qui ne relève guère que les erreurs du grand Berlinois et méconnaît ses incontestables mérites. Le but de cet ouvrage est de fournir à la théologie « nouvelle » des armes pour sa lutte contre le libéralisme abhorré. Trois ans plus tard, Brunner publie *Der Mittler*, premier exposé de christologie du point de vue de la théologie dialectique. — Entre temps, sur le plan politique, le totalitarisme étatique avait surgi : phénomène religieux, aux yeux de Brunner, bien plus encore que politique et économique. Il se distingue, selon lui, des dictatures antérieures en ceci : l'homme n'est plus une personne responsable devant Dieu, mais envers l'Etat, dont il est un fonctionnaire. Brunner s'en aperçut très vite, la nature de cet Etat totalitaire ne pouvait être véritablement comprise qu'à partir de l'*ecclesia* chrétienne, de la communauté en Christ dont parle le Nouveau Testament, et qui est son contraire. C'est pourquoi en 1932 sort l'ouvrage qui, avec l'opuscule *Notre foi (Unser Glaube)*, a peut-être le plus retenu l'attention des lecteurs de langue française — bien que, malheureusement, il n'ait jamais été traduit : *Das Gebot und die Ordnungen*, un exposé systématique du « personnalisme biblique » sur le plan de l'éthique sociale, et une discussion entre doctrines chrétienne et non chrétiennes de la société humaine. La prise du pouvoir par Hitler, tôt après la publication de cette œuvre nettement antitotalitaire, fut fatale durant des années à la diffusion de ce très beau livre en Allemagne. Cette même année 1932 fut aussi celle de la rencontre de Brunner avec Frank Buchman. Le professeur zuricois n'a jamais caché avoir beaucoup reçu des « Groupes d'Oxford » pour son activité pratique dans l'Eglise et pour son enseignement. Il ne lui appartenait pas de dire qu'il a rendu, lui, de précieux services à ses amis « oxfordiens », en les mettant en garde contre tels excès et telles puérités.

Le mouvement œcuménique a largement bénéficié du labeur d'Emile Brunner. L'auteur de ces pages a pu s'en rendre compte de façon directe aux Assemblées d'Amsterdam (1948) et d'Evanston (1954). Avant la seconde guerre mondiale, Brunner avait œuvré de façon remarquable en vue de la préparation de l'Assemblée d'Oxford (1937). Il tenait cette conférence-là comme un des tout grands moments de l'effort œcuménique, parce que J. H. Oldham l'avait inspirée du commencement à la fin. Sans se lasser, ce chrétien d'élite avait rappelé aux théologiens et aux ecclésiastiques présents que l'Eglise de Jésus-Christ *vit* du sacerdoce universel, et doit se garder avec le plus grand soin de devenir une *institution* cléricale. La discussion de tant de problèmes d'ordre pratique (relations de l'Eglise et de l'Etat, difficulté de prêcher l'Evangile dans un monde de plus en plus sécularisé, etc.) a fait comprendre à Brunner que le vrai problème est celui de *l'homme* ; que tout système politique et social découle d'une conception anthropologique particulière. A cet égard on ne saurait trop relever ce qu'il doit à des penseurs comme F. Ebner et Martin Buber. Ces deux hommes l'ont aidé à se libérer du schéma notionnel sujet-objet, et à comprendre la personne humaine dans sa relation avec le *Toi* divin, et par la distinction entre le *Ich-Du-Welt* et le *Ich-Es-Welt*. Par ce cheminement, il en était convaincu, il était ramené à la quintessence de la conception biblique de l'homme. En effet Buber n'a jamais contesté qu'il devait le plus important de ses connaissances d'une part à l'Ancien Testament, et d'autre part au grand penseur chrétien Sören Kierkegaard. C'est sur ce point que s'est marquée, profonde, la séparation entre Brunner et Karl Barth. Jusqu'à la fin de sa vie, Brunner s'est réclamé du théologien danois, « celui auquel la théologie contemporaine, la catholique comme la protestante, doit le plus après Martin Luther ». Saisi par l'importance capitale de l'anthropologie, Brunner écrit en 1935 *Der Mensch im Widerspruch*. C'est le premier exposé approfondi sur ce sujet immense depuis la « révolution » opérée par la théologie dialectique. *Nature and Destiny of Man* de Niebuhr viendra huit ans plus tard seulement, et l'exposition de l'anthropologie de Barth (*K.D.*, III) une année après encore.

En rapport étroit avec son ouvrage de 1935, Brunner publie en 1938 *Wahrheit als Begegnung*. En effet ses recherches sur l'anthropologie l'amènent tout naturellement à creuser plus profond et à examiner de près le concept biblique de vérité. A la notion grecque de la vérité, qui est à la base de toute la philosophie et de toute la science occidentales, Brunner oppose la notion hébraïque et biblique. Et depuis ce moment-là, tout son effort dogmatique est dominé par l'idée que Dieu s'est révélé, s'est « communiqué » lui-même à l'homme. Par là le grave malentendu — intellectualiste — qui pesait sur la

notion de révélation est écarté, et la relation entre connaissance et communauté est remise en lumière. Aux yeux de Brunner, c'est là son apport le plus important et le plus neuf à la connaissance théologique.

Septembre 1939... une fois encore la guerre ! Le soldat de 1914 a dès longtemps rendu son fusil. Notre pays, bientôt complètement encerclé par deux Etats totalitaires, est gravement menacé. Rude mise à l'épreuve de notre peuple ! Que faire pour aider ? Le chrétien Brunner n'hésite pas. Pasteur toujours, il prêche une fois par mois au Fraumünster, et s'efforce de faire de ses prédications des entretiens avec nombre d'auditeurs que le « sermon » traditionnel n'atteint plus. Recteur de l'Université pour la période académique 1942-44, il crée des communautés de travail pour intellectuels, dans lesquelles on s'applique à voir ce que, la guerre finie, la Suisse pourra et devra faire en vue d'aider à relever l'Europe, et tout particulièrement les pays ravagés par l'épouvantable cataclysme. De ces efforts, de ces préoccupations lancinantes sortira un ouvrage encore : *Gerechtigkeit* (1943). L'auteur demande à la théologie chrétienne les fondements d'une organisation équitable de la société humaine, qui permettrait d'éviter à l'avenir des catastrophes comme celles de 1914 et de 1939. Ce livre, auquel Brunner tenait comme à la prunelle de ses yeux, fut très bien accueilli par les juristes, les économistes, les hommes politiques. Quant aux théologiens... En Allemagne occidentale son influence fut réelle, sur Gerstenmaier par exemple, le président du *Bundestag* ; sur Eberhard Müller, l'inspirateur des Académies évangéliques. A certains égards c'est un testament spirituel : Brunner y expose sa conception de l'éthique sociale et son application à tous les domaines de la vie. Sa maîtresse thèse : ou bien un droit humain fondé sur la volonté divine ; ou bien un ordre *imposé* par un Etat de forme fasciste ou communiste.

On se tromperait fort en pensant, à cause de ce qui précède, que Brunner en est venu à assigner à la théologie chrétienne, comme tâche première et essentielle, une tâche socio-morale. Pour lui, au cœur même de la recherche théologique, il y a le souci de comprendre dans son authenticité le message du Christ. La communauté chrétienne ne vit pas de théologie, Brunner le sait, mais de la Bible qui devient Parole de Dieu grâce à l'action du Saint-Esprit. Pourtant l'effort d'épuration, de mise au point opéré toujours à nouveau par la théologie est indispensable, surtout à une époque comme la nôtre où « la science » — véritable idole — a, chez beaucoup, supplanté la foi. A quoi bon *croire* encore, quand on peut tout *voir* ? Dans de telles conditions, selon Brunner, l'apologétique est absolument nécessaire. La dogmatique aussi, sans aucun doute, l'exposé des certitudes



de foi du chrétien. Mais il ne faut jamais oublier « l'autre tâche » de la théologie : la discussion du chrétien, le dialogue avec celui qui ne l'est pas. Cette préoccupation, présente déjà chez Brunner en 1918, lors de la « naissance » de la théologie dialectique, est à l'origine du livre de 1941 : *Offenbarung und Vernunft*. Et les trois tomes de la *Dogmatique* sont de la même veine et vont dans la même ligne : *Die christliche Lehre von Gott* (1946) ; *Die christliche Lehre von Schöpfung und Erlösung* (1950) ; *Die christliche Lehre von der Kirche, vom Glauben und von der Vollendung* (1960). Dans ces quatre volumes Brunner a exposé la connaissance qui découle de la *Wahrheit als Begegnung*. Il l'a reconnu, la double notion de foi qui affecte le protestantisme lui est néfaste : toujours cette « tension » entre foi en l'Écriture et foi en Jésus-Christ ! Quelle erreur ! On a cherché à voiler cette dualité fâcheuse par la distinction entre principe formel et principe matériel de la foi ; par la juxtaposition de trois données : Parole de Dieu, justification, réconciliation. Il faut autre chose si l'on entend être dans la ligne de l'Évangile : présenter la révélation comme le don que Dieu nous a fait de soi-même, et la foi comme *une nouvelle création de la personne humaine*. Par ces affirmations — qui nous ramènent à Luther, ce me semble — Brunner estime avoir surmonté la regrettable dualité qu'il condamnait.

Et par là même, on obtient des clartés nouvelles en ecclésiologie et en eschatologie. Dans *Das Missverständnis der Kirche* (1951), Brunner s'applique à montrer que les « institutions » religieuses que nous appelons Eglises sont et seront toujours *très différentes* de l'*ecclesia* du Nouveau Testament. Ces Eglises sont nécessaires, indispensables même ; mais leur valeur est toute relative ; ce sont des « aides » temporaires, nous permettant simplement le passage — toujours à recommencer — jusqu'à l'*ecclesia*. En 1953 une étude encore : *Das Ewige als Zukunft und Gegenwart*. On n'ouvre pas ce volume sans émotion. Il est dédié à la mémoire de deux de ses fils emportés très jeunes, l'un par une maladie, l'autre par un accident : Peter à 23 ans, Thomas à 26 ans... Dans ce livre l'auteur tente le même effort qu'en ce qui concernait tout à l'heure la foi : retrouver la ligne directrice du Nouveau Testament, et par là parvenir à se libérer du schéma bien inadéquat de la théologie traditionnelle, auquel on se heurte dans le fondamentalisme et dans les écrits de Cullmann. En outre — à l'opposé — défendre énergiquement l'eschatologie néotestamentaire contre la « réduction » inadmissible que Bultmann et ses disciples prétendent lui imposer.

\* \* \*

A la fin d'avril 1944, poursuivant une conversation qui s'était déroulée à Lausanne, Emile Brunner m'écrivait <sup>1</sup> : « Le rapport entre

mes ouvrages essentiels ? Dans chacun d'eux j'ai cherché à dire à un monde déchristianisé ce que signifie la foi chrétienne : qu'il s'agisse de l'objet de cette foi, la personne de Jésus-Christ, qu'il s'agisse de la base que procure cette foi au comportement moral humain. Toute ma théologie, toute mon action pastorale, mon intérêt pour le Mouvement d'Oxford, mon opposition à Barth sur des points fondamentaux, ma doctrine du « point d'attache » et d'une révélation générale, tout cela découle de ma vision chrétienne totalement *missionnaire*<sup>2</sup>. Qui-conque a le cœur et la pensée missionnaires me comprend sans peine aucune. Qui n'est pas « missionnaire » ne me comprendra pas, à moins de passer par une conversion. Voilà pourquoi ceux qui me comprennent sont ou les *Weltleute*, ou les laïcs chez qui la « volonté missionnaire » est plus forte que l'influence d'un préjugé théologique. — J'ai l'intention de reprendre à la base toute mon œuvre, sans me préoccuper aucunement de la théologie « à la mode » aujourd'hui ; de tout reprendre en fonction de cette seule question : Comment doit-on exprimer les choses (les certitudes chrétiennes) pour que celui qui n'est pas croyant les comprenne ? Mais le courage nécessaire pour réaliser pareil projet m'a manqué jusqu'à maintenant. Mon *Gerechtigkeit* est le premier de mes ouvrages qui aille dans cette direction. C'est pourquoi il est mis de côté par les théologiens. J'en suis heureux : ce m'est la preuve que je suis sur le bon chemin. »

Ce message de 1944, où pointe un peu d'amertume, est en plein accord avec les déclarations de 1963, à la fin de l'esquisse autobiographique<sup>3</sup> : « Deux ans d'« expérience japonaise » m'ont donné la certitude que je suis ici en réponse à un appel divin. La collaboration dans l'enseignement avec de jeunes Japonais non théologiens (juristes, médecins, pédagogues) ne me paraît pas seulement d'une très grande importance pratique, mais constitue à mes yeux le couronnement de ma carrière théologique et académique. »

Toute la théologie d'Emile Brunner, une théologie *missionnaire*, portée moment après moment par un seul souci : l'évangélisation, au sens large et profond. Que cette théologie missionnaire n'ait pas été accueillie avec joie et gratitude par les théologiens, par les pasteurs, donne à penser. Ce fait ne pose-t-il pas une grave question à nos facultés, et à ceux qui, dans ces hautes écoles, ont *mission* de former des hommes pour le service du Christ ?

EDMOND GRIN.

<sup>1</sup> Le texte est résumé, et librement cité.

<sup>2</sup> Ce terme est souligné dans la lettre.

<sup>3</sup> *Reformatio*, 1963, p. 645.